

Les humains qui voulaient être prédateurs : méprise identitaire ou écologique ?

Par **Véronique Armstrong**

Dans l'histoire de la pensée occidentale, les humains ont adopté une perspective particulière sur le monde, caractérisée par une conception hiérarchique. Cette perspective pourrait être envisagée comme une représentation sur un axe vertical, distinguant les êtres supérieurs des êtres inférieurs. Ils ont également une propension marquée à classer les choses en catégories, telles que dominant contre dominé, fort contre faible. De plus, ils ont la manie de chercher tout ce qui peut les différencier des autres animaux et d'utiliser ces distinctions comme preuves de leur suprématie. Ces inclinations ne sont probablement pas étrangères à leur fascination pour le sommet de la pyramide trophique, une forme qui sied parfaitement à leurs préférences, là où règnent les plus grands prédateurs. De cette position élevée, les humains sont bien placés pour fondre à tout moment sur les uns et les autres en fonction de leurs appétits. Il n'est donc pas surprenant qu'ils se voient comme de puissants prédateurs. Cependant, que se passe-t-il lorsque nous quittons ce monde imaginaire pour explorer celui, beaucoup plus réaliste, de l'écologie ?

Pour réfléchir à la question, je considérerai d'abord l'envie marquée des humains à se voir comme des prédateurs. J'explorerai ensuite certaines propositions en éthique de l'environnement concernant l'appartenance des humains au monde naturel. Si celles-ci visent à fournir des conditions propices à la protection de la nature, elles tendent toutefois à renforcer une image positive (et erronée !) des humains en tant que prédateurs. Finalement, je comparerai

divers aspects de la prédation naturelle à celle dont rêvent les humains pour eux-mêmes afin de voir dans quelle mesure cette dernière s'inscrit dans une attitude respectueuse et protectrice du monde naturel.

L'appel des hauts sommets

À travers l'histoire, les gymnastiques de la pensée humaine ont certainement davantage servi à définir et défendre les rouages d'un ordonnancement fictif et avantageux, qui n'a que peu à voir avec le monde naturel, qu'à penser les termes d'une cohabitation harmonieuse avec ce dernier.

Par leurs discours et comportements, les humains signalent régulièrement qu'ils préfèrent se voir au sommet de la chaîne alimentaire, tels des carnivores et prédateurs, plutôt que comme des espèces proies. Certes, les grands prédateurs de la planète ont de quoi susciter l'admiration. Alliant capacités cognitives, physiques et sensorielles, ils frémissent rarement devant les autres. Les humains tendent généralement à saluer leur puissance et à leur attribuer une position supérieure à celle de leurs espèces proies, considérées plus vulnérables et faibles. La théorie de l'autocatégoriesation suggère que les humains ont tendance à se classer eux-mêmes, ainsi que les autres, dans des groupes sociaux en se basant sur des caractéristiques communes. Ils recherchent un sentiment d'appartenance à un groupe qui leur confère une identité positive et valorisante, et cherchent à se distinguer d'autres groupes

qui leur renvoient une image moins positive, soit parce qu'ils leur semblent inférieurs ou faibles. Il ne serait donc pas étonnant qu'ils se comparent aux prédateurs pour des raisons psychologiques et sociales.

Dans le règne animal, les prédateurs sont souvent perçus comme des symboles de puissance, de domination, de courage, d'intelligence et d'adaptabilité. Les proies, en revanche, sont associées à la faiblesse, la soumission, la peur, la naïveté et la vulnérabilité. Ces attributs correspondent à des stéréotypes sociaux qui influencent la façon dont les humains se jugent eux-mêmes et les autres. Notons d'ailleurs que le caractère estimable de plusieurs qualités personnelles dégringole en même temps que nous descendons les échelons de la pyramide trophique : brave comme un lion, alpha comme un loup, rusé comme un renard, doux comme un agneau, têtu comme une mule, peureux comme une poule mouillée, végétatif comme un légume, etc.

Cependant, au-delà de ces aspects psychologiques et sociaux, les prédateurs jouissent d'un avantage incontestable : ils font partie du groupe de ceux qui mangent plutôt que de ceux qui sont mangés. Car s'il y a une inclination chère aux estomacs humains, c'est celle de manger d'autres animaux. Cette obsession n'est pas nouvelle, mais elle est en croissance constante et alimentée de toutes les façons possibles. La consommation carnée est au cœur de toutes les publicités et de toutes les rencontres sociales; elle imprègne chaque aspect du quotidien.

Pour beaucoup, l'association entre les humains et les prédateurs peut sembler anodine, voire évidente. En revanche, les raisons qui la motivent devraient s'attirer un regard plus critique. Plus largement, elles soulèvent des questions sur la place des humains dans

leur propre imaginaire. Cette place peut être déterminée à partir de préférences alimentaires ou de critères psychologiques, mais un réel souci de l'environnement requiert que l'on s'y intéresse à partir d'un cadre écologique. Nous nous tournons donc vers l'écocentrisme holiste, une approche en éthique de l'environnement qui vise justement à rompre avec la vision dominante anthropocentrique.

Une solution écocentriste : ramener les pieds sur terre

Les années 1970 voient émerger le domaine de l'éthique environnementale, qui est porté par différentes perspectives. Parmi celles-ci, l'écocentrisme s'appuie sur un système de valeurs centré sur la nature, par opposition à un système centré sur les humains. L'écocentrisme propose d'étendre la communauté morale au-delà de l'espèce humaine à toute forme de vie, et même aux collectifs (« tous » écologiques) : les espèces, les populations, les écosystèmes, la biosphère et l'écosphère. Il soutient en effet que les humains font partie intégrante de la nature, au même titre que les autres entités naturelles, plutôt que d'en être séparés ou de trôner quelque part au-dessus. Cette posture ontologique est fondamentale en écocentrisme. Elle soulève également son lot d'interrogations, dont plusieurs nous renvoient à la prédation que tiennent à perpétrer les humains. Car, si les humains font partie de la nature, comment penser leurs interactions avec celle-ci et avec les autres animaux ?

Pour répondre à ces questions, il convient d'abord de regarder comment la question de la prédation naturelle est abordée dans la littérature écocentriste. D'aucuns la valorisent en elle-même, c'est-à-dire en sa qualité d'être « naturelle » (Moriarty et Woods 1997, p. 1), et certains vont

jusqu'à la qualifier de « quintessence du processus naturel » (Hettinger 1994, p. 1). D'autres la valorisent pour des raisons instrumentales, soutenant que c'est en raison des valeurs qu'elle ajoute à notre monde que la prédation naturelle aurait elle-même de la valeur (Everett 1991, p. 59). On lui reconnaît en effet plusieurs bienfaits importants, notamment pour les écosystèmes (Rolston 1991, p. 10 ; Luke 2007, p. 63 ; Leopold 1949, p. 170) ainsi que pour l'évolution des prédateurs eux-mêmes et du monde en général (Rolston 1992, p. 253 ; Hettinger 1994, p. 2). En somme, il s'avère que ce processus écologique est très valorisé dans une approche écocentriste.

Qu'en est-il des prédateurs eux-mêmes ? Plusieurs les louangent pour les importantes fonctions écologiques qu'ils remplissent, d'autres pour des qualités que l'on juge respectables. On les présente alors comme des « êtres puissants, sentients, supérieurs cognitivement » (Rolston 1992, p. 253). Ce sont des atouts de taille, puisque l'on brosse généralement un portrait marqué par la violence du monde dans lequel ils vivent. « La nature est sanglante, les échelons trophiques supérieurs sont toujours les rapaces, les chats, les loups » (Rolston, propos rapportés dans Hettinger 1994, p. 16). La violence serait la voie du monde, et il faudrait donc « accepter la vie telle qu'elle est sans enrobage de sucre » et adhérer aux « lois et principes écologiques » (Callicott 1980, p. 334).

Et les humains dans tout cela ? « L'homme partage une couche intermédiaire avec les ours, les rats laveurs et les écureuils, qui consomment à la fois de la viande et des légumes » (Leopold 1949, p. 272). Pour d'autres, les humains se comparent aux ours (Callicott 1980). De nombreux philosophes considèrent que les humains sont naturellement omnivores (Callicott 1980, p. 326 ; Leopold 1949, p. 272 ; Rolston 1991, p. 3 ; Wenz 1989, p. 2). Toutefois, il s'agirait d'un statut d'omnivore

à fortes tendances de carnivorerisme. « Si j'ai besoin de nourriture, je tirerai et mangerai un cerf », annonce Rolston (1989, p. 132), faisant abstraction de la large gamme de nourriture possible dans une alimentation omnivore. « Les humains mangent comme les prédateurs mangent », affirme de son côté Callicott (1989, p. 135). C'est également l'avis de Rolston, qui ajoute les chasseurs humains à la liste des prédateurs occupant les échelons trophiques supérieurs, s'incluant lui-même : « et je n'en ai pas honte » (propos rapportés dans Hettinger 1994, p. 16). Leopold, un fervent adepte de la chasse, dit de celle-ci qu'elle consiste à « prendre sa nourriture chez le bon Dieu » (1949, p. 213), trahissant une influence judéo-chrétienne plutôt qu'écologique. Ces différents écrits témoignent d'un enthousiasme non dissimulé pour le carnivorerisme et la chasse. En comparaison, l'enthousiasme que suscitent dans la littérature l'herbivorisme, le jardinage et la cueillette semble pour le moins mitigé.

Mais qu'importent, au fond, ces considérations ? Car si l'on adopte la proposition ontologique de l'écocentrisme voulant que les humains soient « naturels », leurs activités ne devraient-elles pas également être considérées comme telles ? Tel l'atout dans un jeu, cette proposition impliquerait qu'il suffise que les humains se comportent en prédateurs pour que cette conduite soit naturelle. Mais un tel argument est à aborder avec prudence. Il présente le risque de reproduire le schéma de pensée anthropocentrique dominant plutôt que d'aller dans le sens de la raison d'être même de l'écocentrisme : proposer un nouveau rapport à la nature afin d'en assurer la protection. Il serait également judicieux de vérifier si les caractéristiques de la prédation que les humains souhaitent pratiquer correspondent aux vertus de la prédation naturelle valorisée en éthique

écocentriste. Dans tous les cas, le conseil formulé Callicott, nous enjoignant d'« accepter la vie telle qu'elle est » et d'adhérer aux « lois et principes écologiques », mérite un second regard. Sa perspective semble tout droit sortie d'un film d'horreur si, tout comme lui, nous adoptons une vision « sanglante » de la nature dans laquelle chaque animal entretiendrait une relation de supériorité ou d'infériorité par rapport à tout autre. Cependant, cela reviendrait à ignorer les multiples formes d'adaptation des espèces à travers une coopération symbiotique mutuelle plutôt que dans une exploitation, les innombrables instances d'indifférence mutuelle d'espèces qui ne profitent ni ne nuisent à d'autres et les occurrences d'empathie, d'altruisme en d'entraide trop fréquentes pour être de l'ordre de l'anecdotique. À plusieurs égards, le conseil de Callicott pourrait mener à des constats bien éloignés de ce qu'il entrevoyait.

La loi du plus fort, ou quand les lois naturelles sont mises à mal

Heureusement, l'écocentrisme nous offre des outils pour approfondir ces questions. En vertu de sa posture ontologique fondamentale, l'écocentrisme introduit la notion de « lois naturelles », ou « lois écologiques ». Ces lois, enracinées dans la nature, opèrent à l'échelle écosphérique et s'appliquent à toutes les espèces, y compris potentiellement aux humains.

Lorsque nous évoquons les « lois naturelles », deux conceptions métaphysiques prévalent généralement. La première est surtout de l'ordre du descriptif et survient lorsque nous nous livrons à des énoncés d'uniformités ou de régularités du monde. Par exemple, nous pouvons bien sobrement constater que, dans les écosystèmes, certains organismes se nourrissent

surtout d'organismes animaux, et que d'autres se nourrissent uniquement d'organismes végétaux. La seconde conception métaphysique des lois naturelles penche davantage vers une forme de nécessité. Comprises en ce sens, elles consistent en des principes qui régissent les phénomènes naturels. Autrement dit, le monde naturel « obéirait » aux lois de la nature. Celles-ci s'apparenteraient à des contraintes à respecter et dont il faudrait clarifier la nature, la portée, et l'application. Cette seconde conception admet donc l'existence de limites « naturelles » à ne pas dépasser. Ces limites ne seraient pas absolues, puisqu'elles peuvent être transgressées (elles le sont d'ailleurs déjà). Cependant, les caractéristiques générales des systèmes naturels seraient relativement peu flexibles, c'est-à-dire qu'elles seraient assujetties à des contraintes. En cas de dépassement de ces contraintes, l'état des entités naturelles (espèces, écosystèmes, écosphère) pourrait se détériorer vers un certain état de « mal-être ». Ce sont ces contraintes qui sont mobilisées lorsqu'il est question de lois naturelles.

La notion de lois écologiques s'avère ici particulièrement intéressante, car elle peut aider à réduire certains risques de biais anthropocentriques dans une réflexion sur la prédation que pratiquent les humains. Nous pouvons procéder en relevant divers éléments d'uniformités ou de régularités de la prédation naturelle, puis en nous livrant au même exercice pour les humains. Ces observations nous aideraient ensuite à remarquer des différences ayant une importance écologique, à cerner certaines caractéristiques des systèmes naturels, leurs limites naturelles en matière de prédation et les conséquences sur l'état de ces milieux lorsqu'il y a transgression de ces limites, de ces « lois naturelles de la prédation ».

Une première loi naturelle de la prédation pourrait porter sur la santé génétique des populations de proies. Nous observons notamment que lorsqu'ils chassent des cervidés tels que les cerfs de Virginie et les orignaux, les loups ciblent de préférence les cervidés jeunes, âgés ou malades. Ce faisant, ils favorisent la reproduction des meilleurs géniteurs et améliorent la santé génétique des populations de proies. Ces phénomènes sont largement reconnus par la communauté scientifique, suffisamment pour figurer parmi les caractéristiques de la prédation naturelle. Du côté des humains, nous observons notamment que ceux-ci chassent surtout des cervidés matures et forts, affaiblissant ainsi la santé génétique des populations. Ces observations soulignent donc que des changements dans les modalités de la prédation ont des répercussions sur la santé génétique des populations de proies. La chasse que pratiquent les humains contreviendrait donc à certaines limites naturelles, assez pour entraîner des changements négatifs en matière de santé génétique des espèces proies. Il s'agit là d'un élément d'importance dans une éthique écocentriste, qui valorise la prédation naturelle en grande partie pour son rôle favorable dans l'évolution des espèces.

Une seconde loi naturelle pourrait intégrer la notion de niche écologique. Ainsi, un autre énoncé de régularité concernant les prédateurs naturels est qu'ils occupent une niche limitée : ils ont des proies de prédilection, et ne s'en prennent pas à une grande diversité d'espèces animales. Les humains, de leur côté, ne se limitent pas à quelques espèces. Ils élèvent, chassent et pêchent une grande variété d'animaux, et ajoutent continuellement des espèces animales à leur liste. Ils transcendent les habitats naturels et mangent plus de sept mille espèces différentes de vertébrés, ce qui représente entre cinq et cent

cinquante fois le nombre d'espèces ciblées par des prédateurs naturels à large aire de répartition géographique. Cette grande différence cause également un impact écologique (négatif) au moins six cent fois plus important que celui (positif) de prédateurs naturels comparables (Ogden 2023). Une loi naturelle de la prédation intégrerait donc des limites en lien avec les niches écologiques qu'occupent les prédateurs, sachant que des dépassements entraînent une dégradation de l'état des milieux naturels.

Une autre loi naturelle de la prédation tiendrait compte du rapport aux autres prédateurs. Les prédateurs naturels présentent une autre caractéristique notable : ils s'en prennent rarement à d'autres prédateurs. Les énoncés de régularité diffèrent considérablement en ce qui concerne la prédation pratiquée par les humains. En effet, elle peut difficilement exister sans la mise à mort de prédateurs naturels. Les raisons derrière cette dynamique sont diverses, mais elles reposent presque toutes sur les efforts que déploient les humains pour disposer du monopole des proies. Au niveau de la chasse, les prédateurs naturels sont perçus comme des compétiteurs pour les espèces populaires auprès des chasseurs. Leur élimination dérègle les populations de proies, ce qui présente un double avantage pour ces derniers. Non seulement ont-ils davantage de proies à leur portée, mais ils peuvent également légitimer leurs interventions en disant « réguler » des espèces en situation de surpopulation. Cette dynamique compétitive s'applique aussi à l'élevage d'animaux, les prédateurs naturels étant abattus massivement pour protéger le « bétail ». Pour plusieurs scientifiques, la disparition des prédateurs de pointe serait l'influence la plus importante de l'humanité sur le monde naturel et ne constituerait rien de moins qu'une dégradation trophique de la planète (Estes et al. 2011).

Une loi naturelle de la prédation incorporerait également des notions relatives aux populations de prédateurs. Un autre énoncé de régularité des prédateurs naturels est que leur nombre dans un environnement donné dépend du nombre de proies disponibles. Les humains, quant à eux, prolifèrent indépendamment du nombre de proies disponibles, souvent au détriment de celles-ci. Ce phénomène est observé depuis les premières grandes migrations humaines, où chaque avancée vers de nouveaux territoires s'est inévitablement accompagnée de la disparition des grands animaux (Harari 2015). C'est encore plus le cas de nos jours, les préférences alimentaires des humains dépassant presque toujours la capacité de recharge des milieux où elle a cours. Même lorsque les humains se créent des proies sur mesure par le biais de l'élevage, ils exploitent des ressources à un rythme qui dépasse aussi la capacité de recharge des milieux. Il en est de même de la pêche récréative, qui ne peut exister sans l'ensemencement des plans d'eau et dépend donc de l'industrie de l'aquaculture. Celle-ci n'est qu'une autre forme d'élevage d'animaux, que l'on nourrit cette fois... avec la surpêche en haute mer, laquelle vide les océans à grands coups de chalutiers.

Un tel mode de fonctionnement constitue une déformation au-delà de toute reconnaissance de la pyramide trophique. En effet, dans cette représentation, les prédateurs naturels ne constituent qu'une petite proportion, soit l'extrémité d'une pointe. Avec les préférences alimentaires humaines, ces proportions sont chamboulées. Par exemple, les humains représentent 34 % de la biomasse des mammifères, et les animaux qu'ils élèvent pour leur alimentation représentent 62 % de celle-ci (Ritchie 2022). Cette déformation de la pyramide trophique irait même plus loin si l'on tient compte de toutes les ressources mobilisées afin d'élever des proies

pour les humains. Elle affecterait également sa base, constituée de producteurs primaires surexploités tels que les végétaux. En bref, cette propension des humains à manipuler la présence de proies dans un milieu plutôt que de s'adapter à leur nombre constituerait une transgression écologique en matière de prédation naturelle.

Une loi naturelle de la prédation permettrait également de préciser certains critères à respecter pour pouvoir être considéré comme un prédateur. Ainsi, les prédateurs au sommet de la pyramide sont essentiellement des carnivores. Mais qu'en est-il des humains? Nous avons mentionné qu'une partie de la littérature écocentriste les dépeint comme des omnivores à forte tendance carnivore, et avons aussi suggéré que ce statut pourrait leur être accordé pour des motifs extérieurs à l'écologie. Quelle classification alimentaire définirait le mieux la nature des humains? Partons d'une échelle de mesure trophique dans laquelle les carnivores occupent l'échelon cinq et les producteurs primaires (tels que les végétaux) occupent le premier niveau. Une étude publiée en 2013 a révélé que les humains, si l'on se fie à leurs habitudes alimentaires, se situent en moyenne sur le second niveau trophique, soit le même que celui des cochons et des anchois (Bonhommeau et al. 2013). Il s'agit d'un échelon considérablement inférieur à celui des braves lions et des loups alpha auxquels beaucoup aiment se comparer. Ainsi, il pourrait exister une loi naturelle qui stipule le niveau trophique à occuper pour être considéré comme un véritable prédateur. Elle devrait intégrer des notions de santé et de physiologie : il ne s'agirait pas simplement de manger une certaine quantité de viande, il serait essentiel que celle-ci réponde véritablement aux besoins nutritionnels de l'animal. Ces critères auraient pour conséquence d'éloigner les humains du sommet de la pyramide car leur santé ne

nécessite pas la consommation d'autres animaux. De plus, leur régime alimentaire actuel, qui les place au deuxième niveau, leur cause également plusieurs problèmes de santé notables tels que des maladies du cœur, le diabète, des cancers, etc. Ces constatations laissent supposer que l'échelon qui leur est attribué, déjà éloigné de celui des prédateurs, est à son tour éloigné de celui qui correspondrait véritablement à leurs besoins (ou leurs limites) naturels et physiologiques pour favoriser leur santé. De nombreuses études indiquent que les humains ont intérêt à adopter un régime riche en légumes, grains et fruits pour atteindre une santé optimale et une longévité accrue, des conclusions qui les rapprochent davantage de l'herbivorisme que du carnivorisme.

Finalement, une loi naturelle de la prédation ne pourrait faire l'impasse sur l'impact des prédateurs sur les écosystèmes. Les constats tirés des énoncés de régularités concernant les prédateurs naturels aboutissent à une conclusion incontournable : ces derniers sont extrêmement bénéfiques pour les écosystèmes. Leur rôle est même crucial pour le bon fonctionnement des écosystèmes, car ils exercent une influence positive sur la santé des populations de prédateurs plus petits et de proies, sur l'état de la végétation, sur le milieu physique, et même sur les incidences de zoonoses et la stabilité du climat (Fraser 2011).

En revanche, les énoncés de régularité liés à l'appétit des humains pour la viande offrent un tableau bien sombre. Extinctions d'espèces, réchauffement climatique, acidification des océans, épuisement des sols, fonte du pergélisol, pertes d'habitats, etc. La liste des façons dont l'alimentation humaine dépasse des limites naturelles est bien trop longue pour être détaillée ici. Il n'est pas non plus nécessaire d'en dresser une liste exhaustive pour réaliser l'immense décalage qui sépare la prédation naturelle de la prédation à

laquelle aspirent les humains quand vient le temps de penser la préservation du monde naturel.

Conclusion

Au fil des pages précédentes, nous avons mis en lumière l'enthousiasme des humains pour un statut de prédateurs. Nous avons ensuite exploré des propositions en éthique de l'environnement pour extirper les humains de leur hiérarchie imaginaire et les positionner dans le monde naturel. Bien qu'élaborées dans l'objectif de protéger l'environnement, ces propositions ont également contribué à une vision positive des humains en tant que prédateurs, renforçant ainsi son acceptation. Enfin, en nous inspirant du concept des lois naturelles, nous avons souligné des observations du monde inquiétantes. En effet, la prédation à laquelle aspirent les humains transgresserait de multiples limites naturelles, s'opposant ainsi à la raison d'être même de l'éthique écocentriste.

Bien sûr, il serait possible d'argumenter que les paragraphes précédents brossent un bien sombre portrait des humains en tant que prédateurs, que ces attitudes pourraient être gérées de manière responsable et ne pas se transformer en catastrophe écologique. Certes, les chasseurs de cerfs et d'originaux pourraient s'efforcer de cibler des proies jeunes, malades ou âgées, mais y parviendraient-ils aussi bien que des loups, ou du moins suffisamment pour ne pas compromettre la santé globale de l'environnement? Les humains pourraient également revoir leurs habitudes alimentaires, réduisant l'éventail et la quantité d'animaux consommés, mais le feront-ils vraiment et, de fait, ne font-ils pas déjà plutôt le contraire? Malgré tous les avertissements philosophiques contre le sophisme de la pente glissante, il est

essentiel de reconnaître que les prétentions prédatrices des humains ont déjà glissé, et qu'elles se situent bien bas sur cette pente proverbiale. Ces réflexions évoquent l'une des vertus centrales de l'éthique de l'environnement, à savoir l'humilité. En s'identifiant à ceux qu'ils considèrent comme occupant de hauts sommets, les humains ont sérieusement affaibli leur base, rendant leur piédestal imaginaire bien fragile. En matière d'éthique écocentriste, les prochains questionnements pourraient bien être d'ordre identitaire.

Notice biographique

Véronique Armstrong détient une maîtrise en environnement de l'Université de Sherbrooke et poursuit actuellement des études doctorales en philosophie à l'Université de Montréal. Elle est cofondatrice de l'Association québécoise pour la protection et l'observation de la faune (AQPOF) et responsable environnement pour la Communauté Droit animalier Québec (DAQ).

Références

Callicott, J. B., (1989). *In Defense of the Land Ethic: Essays in Environmental Philosophy*. State University of New York Press.

Callicott, J. B., (1980). *Animal Liberation: A Triangular Affair*. *Environmental Ethics*. 2(4), 311-338.

Bonhommeau, S., Dubroca, L., Le Pape, O., Barde, O., Kaplan, D.M., Chassot, E., et Nieblas, A.-E., (2013). *Eating up the World's Food Web and the Human Trophic Level*. *Proceedings of the National Academy of Sciences* [en ligne]. 110(51), 20617-20620. [Consulté le 3 septembre 2023]. Disponible sur : <https://doi.org/10.1073/pnas.1305827110>

Darimont, C.T., Cooke, R., Bourbonnais, M.L., Bryan, H. M., Carlson, S. M., Estes, J.A., Galetti, M., Levi, T., MacLean, J.L., McKechnie, I., Paquet, C., et Worm, B., (2023). *Humanity's Diverse Predatory Niche and its Ecological Consequences*. *Commun Biol* [en ligne]. 6(609). [Consulté le 21 septembre 2023]. Disponible sur : <https://doi.org/10.1038/s42003-023-04940-w>

Elton, C., (1927). *Animal Ecology*. New York: Macmillan Co.

Estes, J.A., et al., (2011). *Trophic Downgrading of Planet Earth*. *Science* [en ligne]. 333(6040), 301-306. [Consulté le 12 août 2023]. Disponible sur : DOI: 10.1126/science.1205106

Everett, J., (1991). *Environmental Ethics, Animal Welfarism, and the Problem of Predation: A Bambi Lover's Respect for Nature*. *Ethics & the Environment*. 6(1), 42-67.

Fraser, C., (2011). *The Crucial Role of Predators: A new Perspective on Ecology*. *Yale Environment* 360 [en ligne]. 15 septembre. [Consulté le 7 août 2023]. Disponible sur : https://e360.yale.edu/features/the_crucial_role_of_predators_a_new_perspective_on_ecology

Harari, Y. N., (2015). *Sapiens*. Paris : Albin Michel.

Hettinger, N., (1994). *Valuing Predation in Rolston's Environmental Ethics: Bambi Lovers versus Tree Huggers*. *Environmental Ethics*. 16(1), 3-20.

Leopold, A., (1949). *Almanach d'un comté des sables* (traduit par Gibson, A.). Paris : Flammarion.

Luke, B., (2007). *Brutal: Manhood and the Exploitation of Animals*. Illinois: University of Illinois Press.

Ogden, L. E., (2023). *Humans Are Predators of at Least One Third of All Vertebrate Species*. *Scientific American* [Consulté le 17 octobre 2023]. Disponible sur : <https://www.scientificamerican.com/article/humans-are-predators-of-at-least-one-third-of-all-vertebrate-species>

Ritchie, H., (2022). *Wild Mammals Make up Only a Few Percent of The World's Mammals*. *Our World in Data*. [Consulté le 17 octobre 2023]. Disponible sur : <https://ourworldindata.org/wild-mammals-birds-biomass>

Moriarty, P. V., et Woods, M., (1997). *Hunting ≠ Predation: An Instance of the Compatibility of Animal Welfare and Environmental Ethics*. *Environmental Ethics*. 19, 391-404.

Rolston, H., (1992). *Disvalues in Nature*. *The Monist*. 75(2), 250-278.

Rolston, H., (1991). *Environmental Ethics: Values in and Duties to the Natural World*. Dans : F. Herbert Bormann et S.R. Kellert, dir. *The Broken Circle: Ecology, Economics, Ethics*. New Haven: Yale University Press.

Wenz, P., (1989). *Treating Animals Naturally. Between the Species*. 5(1). 1-10.